

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

ROBERT PINGET *Le Rescapé*
JORGE LUIS BORGES *L'Autre*
PIERRE LEPÈRE *Les Méridiennes*
J.-B. PONTALIS *Les vases non communicants*
MARGUERITE YOURCENAR *La fin de Marko Kraliévitich*

FRANCIS PONGE *Nous, mots français*

CHRONIQUES

Signature du Bélier, Octavio Paz,
par ANDRÉ PIEYRE DE MANDIARGUES
Un défi à la théorie littéraire, par JEAN STAROBINSKI
L'Histoire et la nature chez Michelet, par JEAN BORIE
La vie pour le sens, Groethuysen (IV),
par HENRI MESCHONNIC
Boulez-Chéreau : L'An II,
par EDWARD VAN RAVESCHOT
Raymond Mason, par JEAN CLAIR

NOTES

par GILBERT CHATEAU – ALAIN CLERVAL – HERVÉ
CRONEL – MICHEL DEGUY – ALAIN DUAULT – PHILIPPE
DULAC – DOMINIQUE FERNANDEZ – CHRISTINE JORDIS
– P.-F. MOREAU – PIERRE PACHET – JÉRÔME PRIEUR –
GILLES QUINSAT – PIERRE-LOUIS REY – JACQUES RÉDA
– J.-N. SCHIFANO – BERNARD SESÉ – MICHEL SICARD

L'AIR DU MOIS

JEAN REVOL : *Bonjour, Monsieur Courbet*
GILBERT LASCAULT : *Peindre ou ne pas peindre*

TEXTES

JOË BOUSQUET : *Quatre lettres à Marthe*

nrf

1^{er} MARS 1978 – N° 302

LE THÉÂTRE

A SAINT-ÉTIENNE, LAUZIN JOUE DE BACCQUE

Eh bien voilà, ça y est, on le tient. L'événement le plus important de cette saison 77-78, c'est la création, à Saint-Étienne, de *Frères Humains*, de M. André De Baccque, par M. Guy Lauzin, entouré de ses complices favoris, MM. Jacques Noël et André Chamoux, et d'une troupe de comédiens qui ferait pâlir d'envie les autres troupes, et les plus illustres.

J'ai suffisamment déploré ici même, dans l'environnement que l'on sait, le manque d'audace de la majorité des spectacles que l'on m'a proposés ces temps-ci. Dieu sait que j'aime infiniment Molière, Shakespeare, Ibsen et Tchekov, et Goldoni. Mais j'en étais encore à attendre la création. La création d'un texte tout neuf, tout beau et tout flambant, d'un auteur résolument contemporain, qui a des choses à dire, et à dire dans un langage qui ne doit rien à personne, sinon à lui, bien sûr, bref, d'un auteur.

Et ce n'est pas parce que j'ai eu l'honneur — et le plaisir — de connaître M. André De Baccque à l'époque où nous jouions ensemble quand nous étions petits que je vais me priver de dire, de *Frères Humains*, ce que je pense.

M. De Baccque s'est imposé un long apprentissage dans sa mission de facteur de pièces. Et il a eu bien raison. Dans ses œuvres précédentes, il cherchait. Il se cherchait. Et voici qu'éclatent ces *Frères Humains*, avec leur lyrisme démentiel, leur joie et leur détresse, et leurs ambiguïtés. Car M. De Baccque ne tombe plus dans le piège, trop facile, du manichéisme. Il n'y a pas, dans *Frères Humains*, qui traite (en gros) de la lutte des « vagabonds » contre les « nantis », de vengeurs tout blancs et de salauds tout noirs. A part, bien sûr, les exceptions, rares, qui s'imposent.

M. De Baccque se réclame des Élisabéthains. Il ne le dirait pas que M. Cournot lui-même s'en apercevrait. Deux heures quarante-cinq de spectacle (sans entr'acte, parce qu'on ne saurait vraiment pas où le mettre, *Frères Humains* étant tels qu'ils ne supportent point la rupture ni les esquimaux glacés), dix-sept rôles et dix-

sept personnages dont aucun ne saurait ne pas être là, sans compter les figurants qui, eux aussi, doivent être présents. Un monde en mouvement, en déchirement, en angoisse et en tendresse. Malgré tous les affrontements. Les haines et les amours.

De Baecque est parti, pour *Frères Humains*, de l'histoire de la Marion du Faouet, laquelle, au xvii^e ou au xviii^e, je ne sais plus, et cela n'a d'ailleurs aucune importance en l'occasion, suscita une jacquerie bretonne qui posa quelques problèmes à l'autorité de l'époque. Mais comme notre auteur n'entend surtout pas faire du Sardou (Victorien, pas Michel), l'affaire de la Marion dressée avec ses vagabonds, humiliés comme elle le fut, piloriés comme elle le fut, contre les « possédants », s'élève à valeur exemplaire, et parfaitement intemporelle. Des esprits malévoles ne manqueront pas, allant au plus facile, de dresser des parallèles immédiats entre certains personnages de *Frères Humains* (la Marion, le Prince-qui-nous-gouverne, et quelques autres de moindre destin) et des personnalités politiques du moment. Ce serait regarder, comme M. Martin, par le petit bout de la lorgnette.

Car le propos de M. De Baecque, si j'ai bien compris, le contraire m'étonnerait mais on ne sait jamais, me paraît fort bien résumé par la voix anonyme, mais tant de bronze que l'on ne peut reconnaître que celle de M. Lauzin, voix que le petit garçon qui, au départ, a frappé les trois coups (il s'appelle Jean Ferrier, avec une grâce et une présence déjà très remarquables), entend, après l'hécatombe finale et shakespearienne, au creux d'un coquillage : « Comme les algues sur le sable, les Institutions rejettent tous ceux qui se démènent pour plus de justice et plus de vérité. Les temps sont rétablis mes frères, le temps des hiérarchies. A quoi bon se confronter aux illusions du pouvoir. »

Car, les notables abattus par Marion et sa bande (les « symboliques », comme le Grand Inquisiteur, la Marquise de Pont-Callec, le Recteur, l'Huissier), Marion « ramassera les morceaux » d'une société qu'elle a contribué, avec enthousiasme, à « casser ». Elle récupérera, seule, les biens, terrestres, de l'ignoble et lubrique Cochonnet (l'inventeur premier des trusts multinationaux), l'autorité politique de la Marquise, et même celle du Prince, rempli de bonne volonté pour les gueux, au point qu'il en arrivera à présider le « tribunal populaire » mettant en accusation la Marquise (son ancienne maîtresse pendant les vacances), Cochonnet et le Recteur.

Seule, parce que lors de son triomphe final et dérisoire, elle sera

privée, par mort violente, des trois êtres qui l'ont aimée, son frère Nicolas, son amant le bûcheron Tromel, et Bodicéa, Bodicéa la complice de la première heure, Bodicéa l'étrange, Bodicéa la voleuse, qui aura le poignet coupé, et qui deviendra la fausse prophétesse (dont Cochonnet s'empressera de vendre de fausses reliques) et aussi la dernière ennemie de la Marion. Mais, un jour, de ce triomphe, Marion mourra, elle aussi.

Il y aurait un tas de choses à dire sur ces *Frères Humains*. Mais les professeurs à venir auront le temps de décortiquer le texte à loisir, la psychologie des personnages, et, forcément, le style de M. De Baecque. Ce qui saute aux yeux, dès l'abord, c'est la générosité d'expression de l'auteur, son désir de raconter une histoire, d'y introduire, sans qu'elle en souffre par trop, beaucoup d'idées qui lui sont chères (peut-être trop, mais au théâtre, il vaut mieux avoir trop à dire que pas assez), et de bâtir des rôles que les comédiens ont plaisir à jouer. Je ne dis pas que dans ce texte luxuriant il n'y ait quelques buissons épineux, difficiles à traverser, ou quelques clairières dont on ait, au contraire, envie de s'échapper. Je dis que nous tenons maintenant avec M. André De Baecque un véritable auteur dramatique possédant ses qualités propres : un langage nouveau, un sens certain de l'action violente, et de la périπέtie qui ne redoute pas, parfois, le grand mélodrame, baignant dans un climat d'érotisme brûlant, tout cela me paraissant frappé du « label De Baecque ».

Pour défricher le premier la jungle debaecquienne, il fallait un explorateur qui n'ait pas froid aux yeux. M. Guy Lauzin était là, tout disposé. Je l'ai déjà écrit, mais, toute réflexion faite, je le redis, persiste et signe : M. Lauzin est un des cinq plus grands metteurs en scène du moment.

Le seul grand tort de M. Lauzin — aux yeux de la « critique officielle » — est de ne point avoir de style particulier, que l'on puisse tout d'abord étiqueter sans dommage, et ensuite, aussi, d'avoir passé la plus grande partie de sa vie, et de son existence professionnelle, dans la « décentralisation ». Qu'il ait d'abord appris son métier en dirigeant à Paris dans les pièces dites de boulevard (y compris une opérette avec M. Tino Rossi) de formidables comédiens, qu'il ait ensuite monté, mais là à Bourges, des Pierre Halet, et, à Nice, le premier Edward Bond jamais joué en France, qu'il ait repris, après Barrault, le *Rhinocéros* de M. Ionesco, et dans une

vision parfaitement différente, et cela à Lyon, tous ces braves gens — je parle toujours de la « critique officielle » et des pouvoirs du même adjectif — s'en foutent complètement. M. Lauzin, à chaque fois qu'il lui tombe sous les yeux un texte qu'il aime — de Musset ou de De Baecque, de Ferrat ou de Claudel — s'enflamme, et sert l'auteur.

Pour *Frères Humains*, il a signé un de ses « chefs-d'œuvre » d'artisan. Allant au fond du texte, gommant les bavures en sertissant les bijoux. Toujours là, poussant les comédiens hors d'eux-mêmes, ce qu'ils adorent, quand ils reconnaissent le « vrai » professionnel. Réglant les éclairages, ce qui devrait aller de soi, mais qui n'est pas manne courante. S'imposant à toutes et à tous, en dépit des coups de gueule, par sa gentillesse foncière et sa connaissance, et son amour, du « métier ». Pour la première grande pièce de M. De Baecque, il a trouvé une idée visuelle par minute.

Et, un jour, quand il le voudra bien, on découvrira le poète...

Jamais connu de comédiens ou de comédiennes — et théoriquement les plus difficiles à manier, et je pense là à M^{me} Silvia Monfort — qui n'avaient été heureux, finalement, de travailler avec lui.

D'où, aussi, cette entente profonde qui existe entre lui et MM. Jacques Noël et André Chamoux. Le premier a les mêmes « défauts » que M. Lauzin : ses « décors-costumes » visent d'abord à servir l'auteur et les comédiens. Et il le fait simplement, sans savoir, ou sans vouloir le savoir, qu'il est Jacques Noël. De même que M. Chamoux ne s'écrit pas des partitions pour son plaisir, mais de vraies « musiques de scène », qui sont là, seulement si j'ose dire, pour exprimer par des notes ironiques ou pathétiques l'évolution psychologique des personnages et de l'action.

Et puis, pour *Frères Humains*, il y a les comédiennes et les comédiens, sans qui, devant le public, rien ne serait.

On sait qu'un des multiples problèmes des « animateurs » de province, c'est le rassemblement, en une troupe, de comédiens qui pourraient, s'ils le voulaient, ou si on leur en donnait l'occasion, triompher, n'importe où, à Paris. Des vrais, des grands, des purs. Des capables de se dévouer. Avec leur « métier », ou leur instinct bien contrôlés.

M. Lauzin a réussi cet autre miracle. Parmi les titulaires des je ne sais plus combien de rôles que j'ai dit au début, personne à jeter. Toutes et tous superbes et eux aussi généreux, entrant, non

seulement avec joie, mais efficacité, dans leurs bonshommes et leurs bonnes femmes. Une troupe digne, aujourd'hui, de celle de la Comédie-Française, ou hier, du TNP (le vrai, celui de Jean Vilar). Et je leur demande pardon de ne pouvoir, de chacun, détailler les mérites. Des « chevrons » aux « petits ». De ceux que j'avais déjà admirés, et de ceux que j'ai découverts et, tout de suite, aimés. MM. Ohniguan (Tromel le bûcheron), Mérino (le douteux mais farceur, et bon enfant, Josselin), Descombes (magnifique et cruel Inquisiteur), Prosper Diss (l'Huissier), et Patrice Bertrand (le Recteur), un bien curieux couple, Alain Duclos (le gendarme qui passera corps et âme chez la Marion), M^{lle} Claudine Mavros (une nature et une sensibilité à la Denise Gence), Danièle Gauthier (incandescente et pitoyable Marquise), Valérie Descombes (la femme de l'Huissier, grande petite bourgeoise, hypocrite et impudente), Danièle Klein, Nicole Absil et Bénédicte De Baecque (les trois filles de la précédente, qui s'échapperont, par divers procédés, de l'étouffement des notables).

Et puis il y a quatre rôles qui s'imposent, par leur importance et leur difficulté. M. Jacques Lelut donne au Prince sa très particulière personnalité, de langueur et de rigueur également musclées. M^{lle} Léonor Ansky sa beauté et sa qualité de « comédienne rare » à Bodicéa.

Marion, c'est M^{lle} Christiane Rorato, sa féminité et sa dureté, sa force et, quand il faut, sa faiblesse. C'est un fauve, M^{lle} Rorato. Panthère rousse et chat surtout pas domestique. Une merveille.

Et Nicolas, Nicolas l'incertain, le chœur de *Frères Humains*, révolté et indicateur de police, bouffon et redoutable, c'est M. Jean-Claude Frissung, lequel atteint, disons-le carrément, assez souvent au génie.

Je ne comprendrai jamais pourquoi M^{lle} Rorato et M. Frissung ne sont pas, sur le plan national (heureux Stéphanois, ils ne connaissent pas leur bonheur), reconnus pour ce qu'ils sont : deux des plus beaux et des plus grands comédiens du moment.

Un mot encore : tous ces messieurs et dames dont je viens de vous parler ont donné leur cœur, leur talent, leur âme et leur intelligence pour jouer cinq fois *Frères Humains* à Saint-Étienne. Il serait invraisemblable, et scandaleux, que ce formidable travail ne puisse se manifester ailleurs. Et à Paris, pourquoi pas ?